

Ce livre est composé avec
le caractère typographique
Luciole conçu spécifique-
ment pour les personnes
malvoyantes par le Centre
Technique Régional pour
la Déficience visuelle et le
studio typographies.fr

FOU DU VENT

MARTINE LAFFON

FOU DU VENT



VOIR DE PRÈS

& LA LIBRAIRIE DES GRANDS CARACTÈRES

1

22 décembre

Il a plu toute la nuit et, ce matin, le brouillard envahit la campagne. Julien regarde les arbres gris par la fenêtre du collège. Ses parents devraient être arrivés. Au tableau, le professeur de maths se débat seul avec le théorème de Pythagore. « Est-ce que quelqu'un sait qui était Pythagore ? » tente-t-il, en vain. La sonnerie de fin de cours renvoie le géomètre grec à ses œuvres et, dans la bousculade générale, les élèves prennent d'assaut la porte de sortie.

– Tu viens cet après-midi ? demande Emilio en essayant de se faufiler.

– Je ne sais pas, mes parents reviennent d'Afrique aujourd'hui. Ils

restent juste une semaine, alors je ne sais pas, je sécherais bien. Et toi ?

Dans le brouhaha, Julien n'entend pas la réponse d'Emilio. Il s'engouffre dans la camionnette du haras, avant que les troisièmes, comme d'habitude, ne cherchent à le provoquer. Pour Emilio, c'est différent, il est plus grand et ils se méfient.

Leur mot d'ordre à la rentrée, c'était : toi tu ne feras jamais partie de notre bande, tu n'es pas d'ici. Julien les évite. Qu'ils se la gardent, leur bande ! Emilio, lui, les défie.

Ils sont les deux seuls à ne pas être du village.

Alors forcément, ils se sont retrouvés l'un à côté de l'autre en classe.

Lorsque Julien arrive au haras, on dirait qu'il n'y a personne. Ses parents

sont peut-être aux écuries ; à moins qu'ils n'aient raté l'avion. Ou bien c'est le vieux qui s'est trompé d'heure d'atterrissage. Non, ils ont dû lui faire une surprise et garer la voiture un peu plus loin, près du hangar à foin.

– Tu sais si mes parents sont arrivés ?

Daniel, l'un des palefreniers du haras, marmonne, son mégot au coin de la lèvre :

– J'ai pas que ça à faire, moi, surveiller tes parents. Il y avait des boxes à curer !

Julien n'insiste pas. Cela fait exactement cent vingt, non, cent dix-huit jours qu'il n'a pas vu ses parents. Tout cela à cause d'un barrage à construire dans les environs de Gagnoa, en Côte-d'Ivoire. Un chantier difficile, installé sur une base, à des kilomètres de la première grande ville. Ses parents ont

préféré qu'il reste en France, chez ses grands-parents, pour ne pas perdre une année scolaire. Quatre mois, c'est déjà long, alors une année ! Julien n'ose pas y penser. Il se demande si ses parents ont changé. Eux vont certainement le trouver grandi. Une chance qu'ils aient pu revenir pour Noël.

Julien se précipite vers la maison. Dans le salon, dans la cuisine, personne. Où sont ses parents ? Il grimpe les marches de l'escalier quatre à quatre, mais rien, pas de valises. Qu'est-ce qu'il se passe ?

– Il y a quelqu'un ? hurle-t-il.

Pas de réponse. Il déteste cette maison, le moindre bruit résonne. Certaines pièces sont fermées à clé, et on n'ouvre jamais les volets. Aux murs, des papiers peints vieillots avec des fleurs mauves et roses exhibent les photos

figées de jeunes aïeux morts pour la France.

Julien a froid. Dehors, la pluie d'hiver rend l'atmosphère plus triste encore. Il redescend l'escalier marche par marche. Ses parents ne sont pas là. Il a une douleur au creux de l'estomac. Et s'ils avaient eu un accident ?

– Il y a quelqu'un ? essaie-t-il encore une fois.

– C'est toi qui cries comme ça ?

Julien aperçoit sa grand-mère en bas de l'escalier.

– Mais où sont-ils ? demande-t-il, au bord des larmes.

– Ils sont... ils sont... ils ne peuvent pas venir. Il y a eu une tornade sur Gagnoa, et des pluies diluviennes ont provoqué un grave accident sur le chantier. Une grue s'est effondrée, tuant un ouvrier et fissurant les fondations du

barrage. Ton père n'a réussi à appeler que ce matin. Pas question d'arrêter le chantier, même pour Noël. Ils ne viendront pas.

– Et ma mère ? l'interrompt Julien.

– Ta mère ? Les routes sont coupées, et puis elle doit rester avec ton père. Il a besoin d'elle ; c'est important !

Julien est effondré.

– C'est important, oui, c'est important, répète-t-il abasourdi.

– Tu as vu l'heure ? Tu n'as pas encore mangé ! Qu'est-ce que tu attends ? Tu nous donnes vraiment du mal.

« Décidément, pense-t-il révolté, elle ne comprendra jamais rien ! »

Il attrape un morceau de pain et sort en claquant la porte.

– Julien ! reviens, il faut manger ! Ça va être l'heure du collège.

Mais Julien court jusqu'aux écuries,

la tête pleine de doute. Il trouve finalement que sa mère s'est vite consolée de le laisser en France alors qu'elle partait en Afrique. Comme s'il n'y avait pas d'école en Afrique ou même sur la base du chantier ! Elle lui répétait, pour se déculpabiliser : « Toi qui aimes les chevaux, tu vas te plaire chez eux ! » Les chevaux, oui, Julien les aime, mais ses grands-parents ? On ne peut pas forcer quelqu'un à aimer, cela ne se commande pas. Il préférerait partir n'importe où, plutôt que de rester enfermé là avec eux.

Il n'y a personne aux écuries. Tant mieux ! De toute façon, il les déteste tous, les employés.

— Fou du Vent ! Bouge pas comme ça ! Qu'est-ce qu'il y a ? Arrête de secouer la tête ! Écoute ça, toi : ils ne viendront pas... Il n'y aura pas de Noël

cette année. Doucement, Fou du Vent. Elle est nulle ma vie ! Cela fait des mois que je n'ai pas vu mes parents, je les attends, j'en rêve, et : « Joyeux Noël ! Personne ! Ils ne peuvent pas venir ! »

Fou du Vent pousse Julien du bout du nez.

– Tu me comprends toi ? répète Julien en lui caressant les naseaux.

Et il se retient pour ne pas pleurer.

– Deux heures moins dix, déjà ! Daniel doit m'attendre. Tu sais ce qu'on fera, Fou du Vent ? Un jour, on partira tous les deux, tu es d'accord ? On partira...

Fou du Vent dresse les oreilles. Il entend les palefreniers du haras arriver dans la sellerie. Julien a intérêt à filer vite fait. Ils seraient capables de le dénoncer au vieux.

– Tu en fais une tête ! Ils n’ont pas voulu que tu sèches, tes parents ? lance Emilio qui est posté à l’entrée du collège.

Tête baissée, Julien fait semblant de ne pas le voir, mais l’autre le rattrape. Julien n’a pas envie de lui parler.

– Tu l’as vue, ta tête ? insiste Emilio.

– Ils ne sont pas venus ! Ils ne viendront pas ! répond Julien, les mâchoires serrées.

– Comment ça, ils ne viendront pas ? Ils te l’avaient promis ou pas ?

– Oui, ils me l’avaient promis, mais ils ne viendront pas.

– On ne fait pas de promesses quand on ne peut pas les tenir.

– De toute façon, reprend Julien, je m’en fous, je déteste Noël !

– Faut pas dire ça, s’écrie Emilio, il faut jamais dire ça, ça porte malheur.

– Ah oui, lance Julien, ça porte mal-

heur ! Qu'est-ce que tu en sais toi ? Si tu veux, je le répète et, même, je le dis : Noël, ça ne devrait pas exister.

– Tu es fou ou quoi ? Tu vas mettre la malédiction sur toute ta famille, c'est ça que tu veux ?

– Ma famille ? Quelle famille ? Tu vois pas que c'est déjà fait ? ricane Julien.

– Fais gaffe, on ne plaisante pas avec ces choses-là, réplique Emilio en crachant par terre.

Mais Julien s'entête :

– À Noël, toi, tu seras avec ta famille et toutes tes caravanes, non ? Alors laisse tomber.

La sonnerie du collège les interrompt, et c'est tant mieux, ils n'ont plus rien à se dire. Il va falloir subir encore trois heures de cours. Julien demande à changer de place pour ne pas se retrouver à côté d'Emilio, mais